

LETTRES À ELISA: SA BIOGRAPHIE

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649241149

Lettres à Elisa: sa biographie by Ch. de Coster & Ch. Potvin

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

CH. DE COSTER & CH. POTVIN

**LETTRES À ELISA:
SA BIOGRAPHIE**



Chr De Coste

CH. DE COSTER

SA BIOGRAPHIE

LETTRES A ÉLISA

PUBLIÉES PAR CH. PÔTVIN

Je suis de ceux qui savent
attendre.

CH. DE COSTER

BRUXELLES

P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

ÉDITEUR

45, RUE DU POISSON, 45

1894

La biographie de Ch. De Coster fut écrite, en quelques pages, au lendemain de sa mort. Sa famille m'avait confié ses papiers; Camille Lemonnier et moi, nous nous étions partagé le devoir: il le glorifierait sur sa tombe, je résumerais sa vie dans notre revue (1).

Nous n'avions qu'un même sentiment, alors comme aujourd'hui. Deux lettres montrent que nous fûmes d'accord pour croire les premiers devoirs remplis.

Sa sœur m'écrivait:

• C'est bien cela; son caractère était beau. Que je vous remercie d'avoir bien fait voir qu'il se respecta et ne se vendit à rien ni à personne... J'aime le choix que vous avez fait dans les lettres de Thyès et d'Élisa; elles accentuent son caractère et montrent qu'il était artiste et poète. •

Lemonnier m'avait écrit déjà:

• Je viens de lire votre fine et mélancolique étude sur De Coster... et je ne résiste pas au désir de vous dire: Merci. J'y vois le commencement de cette réparation que nous appelions du bord de sa tombe. Moi-même, qui l'ai approché, je ne connaissais pas cette sensibilité, cette fleur d'émotion, enfouie sous les allures du bon garçon; le portrait que j'avais conservé de lui s'amp'lûne, prend une grâce à travers des traits de force.

• Je voudrais, pour les amis de l'artiste, pour le public, pour moi, que vous fissiez des tirés à part de l'étude. J'en enverrais, à Paris, à Charton, à Templier, à Lemerre, à Flaubert, à Cladel, etc.

• 20 octobre 1879. •

Cette brochure parut, avec un portrait de l'auteur. Elle est épuisée.

Après quatorze années, au moment où le nom de notre ami est repris, comme un legs glorieux, par de nouvelles générations d'écrivains; que ses restes ont été sauvés de la dispersion et qu'un monument lui est préparé, il devient plus utile de fixer, avec toute l'exactitude requise, la vérité de son caractère et l'histoire de sa vie. Pour cela, j'ai dû remettre l'étude sur le métier, en vérifier les asser-

(1) *Revue de Belgique* du 15 octobre 1879.

tions, en compléter les renseignements, et j'ai pu y ajouter des détails plus amples, des aperçus nouveaux, qui le feront mieux connaître.

Je suis autorisé à y joindre un choix de ses lettres d'amour.

Tout ne sera pas dit, certes, sur l'homme ni sur l'écrivain. Je signalerai des points qui restent à éclairer et peut-être trouvera-t-on dans ses manuscrits quelques pages à donner au public.

Les documents qui m'ont servi sont avant tout de précieux souvenirs de famille; mais j'ai lieu d'espérer qu'ils prendront place, un jour, dans un dépôt public, parmi les archives de notre famille littéraire. Alors, on pourra reprendre sur nouveaux frais la même étude. En attendant, celle-ci se présente comme le témoignage de sa génération, qui l'a connu, apprécié, aimé, et qui, par la voix d'un de ses survivants attendus, transmet aux générations nouvelles le soin de cette réparation que nous appelons du bord de sa tombe.

CH. POTVIN.

7 mai 1893.

CHARLES DE COSTER

PREMIÈRE PARTIE

I

Charles-Théodore-Henri De Coster eut pour parrain le comte Charles Mercy d'Argenteau (1), archevêque de Tyr, nonce apostolique, qui le baptisa à Munich, le 26 août 1827, « en habit pontifical », et lui donna pour marraine la marquise Henriette de la Tour Dupin, ambassadrice de France à Turin (2). Mort à Ixelles le 7 mai 1879, il y fut enterré, le 9, en libre-penseur.

L'acte de naissance le fait naître à Munich, le 20 août 1827, d'Augustin De Coster (3), « intendant » du nonce, et de son épouse Anne-Marie Cartreul (4). Sa mère avait plus de quarante ans; le nouveau-né était superbe : « On croirait voir un enfant de quinze jours », écrit-elle le lendemain du baptême (5).

Un premier portrait représente l'enfant demi-nu, avec une chemise bordée de dentelles, un serin familier sur l'épaule, un jouet dans une main, de l'autre effeuillant des fleurs, assis dans un jardin, sur un coussin de velours à torsades et à glands

(1) Né à Liège en 1787, officier de cavalerie sous Napoléon, lieutenant-colonel et chambellan du roi des Pays-Bas, entré dans les ordres en 1826, après un malheur inexplicable, nommé aussitôt archevêque de Tyr et nonce à Munich, rentré à Liège en 1836, y célèbre en 1876 son jubilé de prêtre, meurt « doyen du corps épiscopal du monde entier », le 16 novembre 1879.

(2) Lettre de son père et de sa mère à leur sœur et belle-sœur, du 27 août 1827.

(3) Augustin-Joseph De Coster, né à Ypres, le 8 septembre 1787, marié le 29 avril 1826, à Bruxelles, mort à Ypres en 1834.

(4) Baptisée à Huy, le 11 février 1786, fille de Théodore-Joseph Cartreul et d'Anne-Joséphine Hauteclair, décédée à Ixelles, le 19 juillet 1869.

(5) Même lettre qu'à la note 2.

d'or. Les mères ont toujours mille raisons d'adorer leur fils; M^{me} De Coster en avait une de plus que les autres, à voir si beau, si aimé, si choyé, le filleul de « Monseigneur », dont elle faisait faire le portrait avant qu'il pût marcher. Pouvait-elle prévoir qu'il aurait à lutter contre les difficultés de la vie d'artiste, et songer au péril qu'il y aurait pour lui à prendre des goûts de luxe, vivant dans un palais, au milieu des fleurs, sur des coussins de pourpre?

À quelque temps de là, tout est changé. Ses père et mère n'avaient pas tardé à quitter Munich pour Bruxelles, où naquit leur second enfant; puis son père était mort à Ypres auprès de son frère, qui y était médecin, et sa mère était revenue à Bruxelles rejoindre sa sœur et ses enfants. Charles était déjà dans un pensionnat, à Etterbeek, où « il faudra faire la volonté d'un autre, dit-il, après avoir si longtemps fait la mienne ». Quand il sortira de pensionnat, ce sera pour entrer au collège Saint-Michel, où l'on espéra un instant que l'enfant, qui préférait déjà les flâneries du rêve aux études exactes, penserait à la prêtrise. Cela dura peu; à dix-sept ans, ses études terminées, il était placé à la Société générale.

Milicien, sa mère pouvait lui payer un remplaçant, qui déserta; le jeune employé, après quelques jours passés au régiment, chez son colonel, pour « suppléer le déserteur », en profite pour désertier à son tour de la banque.

On le voit d'abord faire l'école buissonnière à Ostende, où il rejoint sa mère et sa sœur; puis la fugue est complète : « J'ai donné, le 23 novembre 1830, ma démission d'employé de la Société générale. La vie d'employé ne me convenait en aucune façon », dit-il (1). La vocation littéraire l'emportait. Il entra à l'université de Bruxelles.

Il n'avait perdu à la banque aucun de ses loisirs. Il était beau, ses succès dans le monde le lui disaient assez; il se sentait artiste, sans qu'on eût besoin de le lui dire. Le 15 septembre 1847, il avait créé avec quelques amis la *Société des Joyeux*. Ce qui réunit les jeunes gens, c'est d'ordinaire le

(1) Une des rares feuilles détachées de son journal, datée du 1^{er} janvier 1851, s'ouvre par cette phrase.

plaisir. Pour ceux-ci, le plaisir devait concourir « au développement de l'intelligence » par « l'alliance de capacités diverses » et « en s'exerçant à écrire ». Le président (1) fixait ainsi du premier jour le but de ces amis.

Le discours de Ch. De Coster pour la séance d'ouverture est un coq-à-l'âne, farci de latin, adressé à ses « Frères », « au nom du Père et du Fils », etc. Le protégé du nonce débutait en parodiant le culte, sur ce thème : *Bonum faro latificat cor hominis* (2). Presque à chaque séance hebdomadaire des premières années, il lit un essai de plus en plus sérieux. D'abord, après une parodie en vers d'une page de *Télémaque*, la prose coule de source, puis les vers affluent, ensuite il s'essaie au théâtre ; il ne reviendra à la fantaisie en prose qu'après avoir quitté la Société. Il en sortira, comme d'une dernière école, le 28 octobre 1853.

Sa première lecture, en séance de « récapitulation » : *Un rêve chez un apothicaire* (3), laisse apparaître un éclair du genre où il excellera. Le rêveur voit les fioles prendre vie pour l'assaillir. Et dans une petite boîte, les pilules, dansant, disaient :

« Viens, nous t'attendons, reçois-nous dans ton sein, nous nous entourerons de miel et tu ne l'apercevras de notre présence que lorsque nous te déchirerons les entrailles. »

Un autre essai : *Mohammed* (4), sera si bien apprécié par le Cercle, qu'un vote demandera à l'auteur l'autorisation de le présenter à la *Revue de Belgique*, que publiait alors le poète Ed. Wacken. On ne trouvera pas dans cette revue ce « conte oriental » ; mais, quand paraîtra la *Revue trimestrielle* en 1854, les Joyeux n'auront pas besoin d'intervenir pour que ses premiers volumes contiennent des vers lus dans leurs réunions.

Le procès-verbal de la séance du jeudi 15 novembre 1848 relate simplement ce fait :

(1) M. Ad. Bauwa, négociant, qui devint plus tard un des directeurs de la Banque nationale. C'est lui qui, en 1879, me donna en communication les archives des JOYEUX.

(2) 18 septembre 1847, *Archives des Joyeux*, t. I, p. 29.

(3) 4 décembre 1847, *Archives des Joyeux*, I, 52.

(4) 5 février 1848, *Journal des Joyeux*, I, 65.